

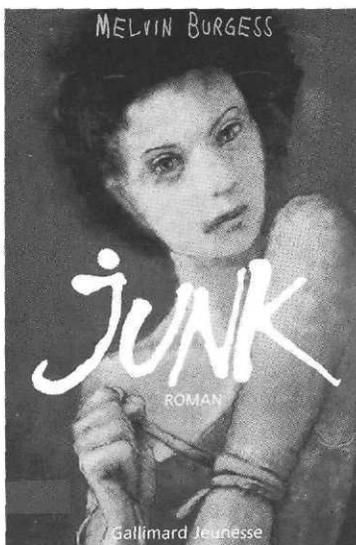
À propos de *Junk*, de Melvin Burgess, chez Gallimard

Rarement livre destiné à un public de jeunes lecteurs a bénéficié d'autant de précautions et de soin au niveau du paratexte. Parce que le titre a des chances d'être énigmatique, un bandeau explicite de l'éditeur annonce de quoi il retourne. Parce que le sujet - la drogue - est délicat, un avant-propos de l'auteur souligne que son intention n'est ni de relater des faits, ni de faire un exposé scientifique ou sociologique de la question. Certes les événements se sont presque tous réellement produits à une époque précise - les années quatre-vingts - et dans un lieu précis - à Bristol, en Angleterre -, mais ils sont reconstruits et vécus par des personnages soit totalement imaginaires, soit formés d'éléments pris au réel. Enfin, pour éviter l'amalgame possible entre adolescents et drogue, le livre ne s'inscrit pas dans une collection spécifique.

De quoi s'agit-il ? Le récit est celui d'une descente aux enfers dans l'univers de la drogue, illustrée par quatre personnages principaux, quatre adolescents de quatorze ans au début du livre, quatuor de « naïfs » (si l'on en croit le bandeau) embarqués pour quatre ans de naufrage.

Surprenant, le roman l'est d'abord par son découpage en chapitres et par le type de narration choisi. Hormis le premier chapitre d'exposition confié à un narrateur extérieur, tous les autres sont racontés à une première personne, différente de l'un à l'autre. Le lecteur passe ainsi de Nico à Gemma, de Rob à Lily, et quelques autres personnages secondaires. Il en résulte un effet de polyphonie propre à laisser au lecteur toute latitude pour croire ou non, approuver ou non, s'investir ou non dans tel ou tel personnage et essayer de construire ainsi son propre jugement.

Mais l'effet de liberté apparente opéré par ces changements de points de vue est contrebalancé par l'indifférenciation progressive des personnages qui s'installe au fur et à mesure



LECTURES PLURIELLES / LECTURES SINGULIÈRES

de leur dépendance à l'héroïne. À part quelques nuances et quelques sursauts ici et là, un processus de dépersonnalisation, de dilution s'instaure. Les personnages vont être conduits à ne plus rien commenter, à ne plus raconter que des faits, puis à n'apparaître qu'en une succession de scènes telles qu'au théâtre, au cours de dialogues, hachés, parfois violents, et de plus en plus inconsistants : plus de justification, plus de banalisation, plus d'autosuggestion, une seule obsession, l'héroïne.

Dans un premier temps, tout le monde tente de justifier les raisons pour lesquelles on a fui la maison familiale : Nico est battu, Gemma est incomprise, Rob et Lily plus qu'indésirables. Partir, c'est imposer son point de vue à des adultes qui ne veulent rien savoir, c'est leur donner une leçon, c'est les laisser régler leurs problèmes entre eux, c'est surtout leur montrer qu'on peut se passer d'eux. Que de questions sont posées à chaque fois, à soi-même, et à nous, les lecteurs ! Pris dans le tourbillon d'un habile plaidoyer, nous sommes vite conduits à partager les avis de ces beaux parleurs aussi adroits que bavards parce que sous le coup de leur révolte.

Dans un deuxième temps, il va s'agir de banaliser la drogue et le mode de vie qu'elle entraîne en pesant le pour et le contre, en comparant pour les opposer les systèmes légitime et illégitime : drogue interdite et médicaments prescrits, cigarettes et joints, travail et prostitution, contrôle mental des parents et liberté totale. Dans le microcosme formé par ces jeunes sans repères, l'échelle des valeurs et les règles sociales n'ont plus cours. N'ayant plus de modèles sur lesquels étayer leur jugement, n'ayant plus de préoccupation qu'immédiate, n'ayant plus de désir, plus de projet, ils raisonnent et vivent dans l'instant, bafouent les discours familiaux, allèguent leur droit à la liberté et à l'autonomie, appliquent une logique qui se détruit au fur et à mesure qu'elle s'énonce et s'accompagne de faits qui la dénoncent. Tout cela sans mesurer les effets pernicieux de la drogue et de la vie en communauté.

Quand accidents et incidents se multiplient (morts par overdose, descentes de police, grossesse de Lily, disputes et mensonges) au rythme de la fréquence des « shoots », les « junkies » qu'ils sont - sans vouloir l'admettre - se persuadent à maintes reprises et les uns les autres qu'ils peuvent arrêter du jour au lendemain. Et ce n'est pas la faillite de leurs multiples tentatives qui leur ouvre les yeux, d'autant qu'il y en a toujours un pour tourner l'échec en dérision ou pour en expliquer les raisons. Comme s'il fallait continuer à reculer pour mieux sauter, comme si défis rimaient avec junkies, à condition que ce soit pour demain. Aujourd'hui, on en profite, on nie toute raison de souffrir, on laisse s'échapper de soi « trucs négatifs et chagrins », « on peut passer sa journée assis sur une bouche d'égout et se sentir bien ».

Et puis vient le temps où le plus fort gagne, contre tous. Insinué (infiltré ?) dans les têtes, dans les veines et dans les cœurs, le poison ronge et détruit, collé à la peau, indispensable « pour se sentir normal » : on ne parle plus que de drogue, on ne trouve plus de veine où se piquer, on n'éprouve plus rien les uns pour les autres, on n'a plus la force de prendre des décisions, de faire des promesses. Pantins désarticulés, mais programmés, ombres de vie, Rob et Lily, Gemma et Nico ne sont que visages secs où la jeunesse est à peine trace, que regards vides, corps douloureux, dépôts de pauvres illusions encore murmurées sans conviction. À tel point qu'ils s'en remettent à la société tant décriée pour qu'elle fasse les choses à leur place, les dispense de vivre, en fait. Nico est soulagé d'être en prison, Gemma trouve un refuge à l'hôpital, puis chez les parents qu'elle a fuis. Et si pour Rob et Lily, il est assurément trop tard, rien ne dit qu'il n'en soit pas de même pour tous.

Il a donc suffi de quatre années d'illusion de vie - faux plaisirs, fausse liberté, fausse amitié, mascarade d'amour - et de galère pour priver d'avenir, aliéner, et briser ces adolescents ordinaires, ni pires ni meilleurs que les autres, qui ont cru un moment pouvoir recréer le lieu enchanté des contes de fées alors qu'ils sombraient dans la tragédie. Et c'est dans cet écart entre ce que les personnages croient vivre et la réalité de ce qu'ils deviennent que s'inscrivent toute la force et la valeur du roman. En effet, le lecteur ne trouve pas là de discours redondants sur les méfaits ou les bienfaits passagers de la drogue. Il ne trouve pas non plus de mise en garde appuyée d'adultes qui détiennent savoir et autorité ; il est confronté à une terrible expérience, qui repousse les frontières du temps, qui transgresse l'ordre naturel des choses et abolit l'ordre social. Ce n'est donc pas un livre à mettre d'office entre toutes les mains. Une médiation semble indispensable, des discussions aussi sans doute, mais nous revendiquons pour tous le droit de vivre par l'imaginaire ces destins qui questionnent et dérangeant autant qu'ils enrichissent.

Joëlle Turin